

Maurice LASALLE (1895-1915)

—

Parcours d'un soldat originaire de Sillery (Marne)
pendant la Première Guerre mondiale.



Maurice Lasalle en 1915 (archives familiales)

Histoire contemporaine

Essai

Professeur : P. BUTON

Émile Durkheim (1858-1917) fut l'un des principaux fondateurs de la sociologie moderne. Il perdit son fils André mobilisé et mort au combat en décembre 1916. Ce traumatisme expliqua en partie son décès précoce un an plus tard. La guerre fut responsable de la disparition de jeunes hommes sous les yeux impuissants de leurs parents.

À l'instar de Durkheim, la famille Lasalle dut faire face à la mort de Maurice en 1915, alors âgé de 20 ans. Cette famille était originaire de Sillery, commune de la Marne peuplée de 620 habitants d'après le recensement de 1911.

Cette étude est un prolongement du travail de recherche sur cette commune effectué au premier semestre de l'année 2014-2015 sous la direction de Laurent Guillaume. Ainsi, nous étudierons plus en détail la vie de Maurice Lasalle en tant que soldat, de sa formation à sa mort.

Ce laps de temps réduit demeure toutefois richement documenté :

— Les Archives départementales de la Marne (Reims et Châlons-en-Champagne) permettent d'obtenir des informations sur la famille Lasalle à Sillery et sur le parcours de Maurice Lasalle d'après sa fiche matricule.

— Le site internet « Mémoire des hommes » du ministère de la Défense nous donne la possibilité de vérifier les informations précitées concernant le parcours militaire de Maurice Lasalle.

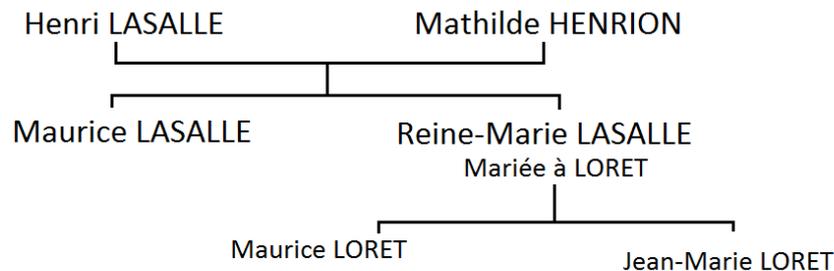
— Enfin, un document inédit¹ issu des archives familiales dévoile la vie du soldat Lasalle d'après Maurice Lasalle lui-même. Il s'agit de notes écrites au crayon à papier dans les tranchées où Maurice témoigne de sa vie en prenant soin de relever le jour et l'heure.

Ces notes personnelles, aujourd'hui presque illisibles et « écrites au crayon sur des feuilles volantes »², ont été dactylographiées par Maurice Loret, neveu de Lasalle, en 1991. Au total, ce sont 74 pages de notes personnelles que nous pourrions étudier. Ainsi, le travail proposé tentera de concilier les sources archivistiques avec une source directe et intime concernant la vie du soldat. Toutefois, il ne s'agit pas d'adopter une démarche historique en rapport avec la microhistoire.

¹ Ce document sera, durant l'été 2015, l'objet d'un don aux Archives départementales de la Marne, par Jean-Marie LORET, Bernard LANGLAIS et moi-même.

² D'après Maurice Loret, qui effectua ce travail de recopiage afin de pérenniser les documents, des feuilles au papier jauni et à l'écriture effacée çà et là, pour que « ce texte reste accessible à d'éventuels lecteurs »

Les noms de la famille évoqués sont présents sur l'arbre généalogique sommaire présent ci-dessous :



En quoi le parcours du soldat Maurice Lasalle durant la Grande Guerre fut-il singulier ? Il s'agira dans un premier de proposer une vue d'ensemble étayée par les sources archivistiques avant et pendant le conflit pour ensuite s'intéresser au récit personnel de l'intéressé, de sa mobilisation à sa mort, puis de son inhumation.

I) La famille Lasalle : de la naissance à la mobilisation de Maurice

A) NAISSANCE ET ENFANCE DE MAURICE LASALLE

Maurice Lasalle est né à Sillery le 16 avril 1895, il est employé de commerce depuis peu d'après la fiche matricule des archives départementales de la Marne. Le recensement de 1911 l'identifie comme un « enfant », car il était âgé de 16 ans³. Il a les cheveux châtain clair, le visage ovale et mesure 1,72 m d'après la description présente dans sa fiche matricule⁴.

Il est le fils de Henri Lasalle (1867-1945), vigneron et tonnelier à Sillery⁵, et de Mathilde Henrion (1874-1958), fille de cultivateurs de Prunay (Marne). Sa sœur, Reine-

³ Archives départementales de la Marne — Châlons-en-Champagne.

⁴ Série 1 R 1413 – Matricule n° 467 au recrutement de Reims (Archives départementales de la Marne).

⁵ Et négociant en vin d'après le recensement de 1911.

Marie, est née le 6 janvier 1903. Aucune trace ne nous est parvenue concernant l'enfance de Maurice à Sillery.

Dans le Sillery de 1911, il y a au total 620 habitants, répartis en 171 ménages dans 129 maisons. Les tranches d'âge témoignent d'une forte proportion d'enfants (de 1 à 19 ans) dont fait partie Maurice :

Nés au cours des années	1910 à 1911	12
	1891 à 1909 (1 an à 19 ans)	230
	1871 à 1890 (20 ans à 39 ans)	160
	1851 à 1870 (40 à 59 ans)	153
	1850 et antérieurement (60 ans et plus)	65
	Total	620

Selon toutes vraisemblances, Maurice Lasalle devait aider son père à la tâche de vigneron durant son enfance. Par ailleurs, il fit ses études à l'école de commerce de Reims dès 1912, ce qui rend son parcours d'avant-guerre inédit par rapport aux jeunes français. La famille Lasalle-Henrion vit, d'après le recensement de 1911, dans une habitation située rue Fortel, comportant les deux maisons à gauche ayant la pente du toit tournée vers la rue sur la carte postale ci-dessous :



« SILLERY — Hôtel de la Marine » (collection de Bernard Langlais)

Concernant l'activité des habitants, il faut tout d'abord omettre 388 individus sans emploi, il s'agit des femmes, des enfants ainsi que de personnes âgées de Sillery. Nous

dénombrons dans la commune 74 vigneron, 27 cultivateurs, 15 jardiniers, 14 domestiques. Ces derniers représentent la part la plus importante des actifs sillerotins. Le village, prospère économiquement, vit principalement du vignoble, car les grandes maisons de champagne rémoises emploient des viticulteurs locaux. En outre, Sillery est un village où sont présentes plusieurs résidences secondaires bourgeoises, d'où l'emploi important de jardiniers et de domestiques.

B) DES ETUDES A L'ECOLE DE COMMERCE A L'ENGAGEMENT DANS LE CONFLIT

Dans l'exemplaire rassemblant les notes recopiées de son oncle, Maurice Loret propose une biographie succincte de Lasalle. Ainsi, nous apprenons que Maurice Lasalle fit des études à l'École de commerce de Reims.

Il put obtenir des « bourses » dans le but d'effectuer des stages à l'étranger. Il passa donc deux ans à Berlin, de 1912 à 1913, ce qui lui permit de s'imprégner de la culture allemande. Son père Henri lui rendit visite fréquemment, c'est pourquoi il devint également familier avec la langue de Goethe⁶.

Lors de la déclaration de guerre du 3 août 1914, Maurice était en stage à Londres. Âgé de 19 ans, il manifesta auprès de ses parents le désir de s'engager dans l'armée britannique qui lui offrait un poste d'interprète. Néanmoins, il semblerait qu'il en fut dissuadé par ses parents qui lui conseillèrent de revenir en France : sans doute estimaient-ils que son devoir était de servir dans l'armée française.

Dans un contexte plus global, l'offensive initiale allemande fut stoppée par la « Victoire de la Marne ». Ainsi, le front se stabilisa à l'automne 1914 et Sillery resta jusqu'en 1918 à un ou deux kilomètres des premières lignes, engendrant des départs aussi massifs que les destructions. La maison familiale fut d'ailleurs détruite à l'issue de ces bombardements.

La mère de Maurice, Mathilde Henrion, se réfugia à Vichy avec sa fille Reine-Marie (âgée de 12 ans) tandis que son père resta dans la Marne, plus précisément à Ambonnay dès le mois de mars 1915, où il aidait un certain monsieur Cochet à exploiter ses vignes.

⁶ Durant la Seconde Guerre mondiale, Henri Lasalle sera même l'intermédiaire entre l'occupant allemand et la municipalité de Sillery.

Dès lors émerge l'étude portant uniquement sur Maurice Lasalle : après avoir traité de son enfance à Sillery et de ses séjours successifs en Allemagne et en Grande-Bretagne, il s'agit de s'intéresser au parcours individuel d'un soldat, d'après les archives puis d'après son propre récit.

C) MAURICE LASALLE DANS LA GRANDE GUERRE D'APRES LES ARCHIVES DEPARTEMENTALES ET NATIONALES

Avant d'étudier les notes personnelles de Maurice Lasalle concernant sa progression dans le conflit, tâchons tout d'abord de recueillir les informations issues des sources archivistiques. Après avoir manifesté l'envie de combattre alors qu'il était à Londres, Lasalle fut incorporé le 17 novembre 1914 en tant que seconde classe dans le 94^e Régiment d'infanterie et arrivé au corps le jour même. Sa fiche matricule l'identifie d'ailleurs comme un « employé de commerce »⁷.



Maurice Lasalle (à gauche) en 1915, avec des camarades du 94^e régiment d'infanterie qui nous sont inconnu⁸. (archives familiales)

⁷ Archives départementales de la Marne (Série 1 R 1413 – Matricule n° 467 au recrutement de Reims)

⁸ Certains camarades très proches sont cités par Lasalle dans ses écrits, certains pourraient y figurer sur ce cliché (?).

Il fit ses classes au camp de Coëtquidan, près de Guer (Bretagne). Sa date d'arrivée au front n'est pas connue, mais après quelques mois d'instruction, il fut nommé caporal et envoyé au front dans le 3^e bataillon du 94^e régiment d'infanterie. Il gravit les échelons rapidement à tout juste 20 ans, il fut successivement nommé :

- Soldat de première classe le 23 février 1915
- Caporal le 1^{er} mai 1915
- Sergent le 22 juillet 1915

En anticipant l'analyse de ses notes, nous pouvons déjà affirmer que cette progression dans la hiérarchie militaire tendrait à avoir deux raisons importantes : la nomination de supérieurs de manière rapide afin de combler un manque d'effectif et la volonté de récompenser certains poilus afin de les motiver à prolonger leurs efforts.

Toutefois, le 26 septembre 1915, Maurice tomba, tué à l'ennemi entre Aubérive et Saint-Hilaire-le-Grand (Marne), soit la région d'Aubérive-Souain-Tahure au cours d'une offensive déclenchée la veille, le 25 septembre, sur un front de 27 km entre Aubérive et Ville-sur-Tourbe. Il fut tué à son créneau, dans sa tranchée d'une balle dans la tête, à environ 20 kilomètres de son village.

Pour éclaircir ces éléments factuels et brefs, nous sommes dès lors en mesure d'entamer l'étude du journal de guerre de Lasalle qui commence à la date du 23 mai 1915⁹ et se termine le 12 septembre de la même année. Comment Maurice Lasalle, formé après avoir voyagé en Angleterre et chez l'ennemi un an plus tôt, a-t-il appréhendé, vécu et pensé la guerre en 1915 ?

⁹ C'est-à-dire après qu'il ait fait ses classes à Coëtquidan.

II) Maurice Lasalle dans la Grande Guerre d'après ses écrits

A) DU 23 MAI AU 12 JUILLET : LA REALITE DE LA GUERRE

Parmi ces 70 pages retranscrites, nous n'utiliserons que des extraits pertinents et marquants concernant le parcours de Maurice Lasalle en tant que soldat. D'un point de vue global, le style d'écriture, quoique bref, témoigne d'un riche vocabulaire justifiant son enseignement en école de commerce.

Cette première période d'étude marque pour Maurice Lasalle une entrée brutale dans le conflit. Les termes d'argot militaire sont d'emblée employés, tels que « singe » pour la nourriture en conserve, « jus » pour la boisson ou encore « crapouillot », c'est-à-dire les mortiers. L'ensemble de ce vocabulaire des tranchées est dans un premier temps mis entre guillemets par Lasalle. Ces derniers deviendront rapidement caducs.

Il semblerait que Maurice Lasalle écrivit ces notes afin qu'elles soient lues par ses parents après le conflit, et probablement après la possible mort de leur fils. Maurice entretenait toutefois des liens avec ses parents par le biais de lettres dont l'expédition était parfois retardée. Une certaine complicité était notable avec son père, c'est pourquoi il resta dans la région d'Ambonnay, plutôt qu'avec sa mère, une mère catholique aimante. Il demeure difficile de savoir ce que pensait Lasalle des Allemands une fois mobilisé après être arrivé dans les tranchées. Quoi qu'il en soit, il n'est nullement question de « boches » ou de termes dévalorisant les soldats ennemis par leur appartenance à l'Allemagne (et donc par extension au peuple allemand). Nous sommes donc face à une contradiction où Maurice Lasalle fait la guerre en l'approuvant tout en témoignant un respect certain envers l'État qu'il l'accueillit deux ans auparavant.

De la fin du mois de mai à la mi-juillet, aucune critique du conflit n'est faite de manière précise : il s'agit pour Maurice de découvrir l'ampleur du conflit dans les tranchées.

- Vue d'un cadavre, peut-être le premier

« **Jeudi 3 juin 1915 — 14 h** : Je remonte le boyau et passe par-dessus une civière ; tout d'abord je ne distingue pas, puis m'étant retourné, je vois bien que je suis passé sur le corps difforme d'un soldat qui vient d'être haché par une machine infernale. Il a les jambes et la poitrine tailladées et les traits méconnaissables ; des mouches charbonneuses l'ont déjà envahi. »

- Le mode de vie pénible dans les tranchées

« **Vendredi 25 juin 1915 — 15 h** : La pluie commence à tomber à grosses gouttes ; je me blottis du mieux que je peux dans ma niche pour éviter l'eau. J'ai les pieds dans un lac de boue. »

- Les bombardements à la fois fréquents et violents

« **Lundi 28 juin 1915 — 7 h** : Nous sommes terriblement bombardés ; ce ne sont pas des [obus] 120, mais au moins des 210, qui creusent d'énormes trous en terre et soulèvent la grève et les branchages à hauteur des arbres. Un sergent de la 2e Section vient d'être blessé.

7 h 30 : Le bombardement est terrible, un obus vient de faire un trou énorme derrière notre gourbi ; nous sommes aplatis sur le sol qui tremble à chaque explosion. Ce n'est pas blessé qu'est le sergent, c'est tué d'un éclat d'obus à l'épaule et dans le cou »

- L'observation d'un combat aérien

« **Jeudi 1er juillet 1915 — 16 h 30** : Assistons à un combat aérien. Un aéro français fonce sur un aéro allemand et l'atteint certainement à coups de mitrailleuse, car celui-ci ne tarde pas à descendre assez précipitamment ».

- Un bref souvenir de Sillery

« **Lundi 12 juillet 1915 — 22 h** : Nous avançons toujours. Sur les côtés de la route, dans l'herbe, il y a une foule de vers luisants qui me rappellent ceux qu'autrefois j'allais chercher le long du canal de Sillery ; là-bas, comme ici, le canon et les fusils n'ont pas dû les empêcher de briller ».

Toutefois, la violence des affrontements atteint son paroxysme lors des 13, 14 et 15 juillet 1915. Ces événements, où l'armée allemande bombarde sans relâche l'ennemi lors de la Fête nationale, affectent particulièrement le moral de Maurice Lasalle jusqu'à créer une rupture entre une guerre qu'il subissait et une guerre trop longue et inutile.

B) CRITIQUE DU CONFLIT ET MORT DE MAURICE LASALLE

- Les violents affrontements du 13 au 15 juillet 1915, l'armée allemande n'eut que faire de la Fête nationale des Français.

« **Mardi 13 juillet 1915 – 9 h** : Rassemblement à nouveau, mais cette fois nous partons. De nombreux blessés défilent, plus ou moins grièvement atteints. Avant de gagner le boyau qui mène à la tranchée, nous suivons un long ravin balayé par les obus. Sur une distance d'environ vingt pas, une forte odeur de gaz asphyxiant m'oblige à respirer à travers mon tampon à la bouche. Le boyau est peu large, nous avançons avec peine ; pourtant faut-il laisser la place aux blessés qui ne cessent de descendre ; l'un d'eux a les jambes criblées de balles de mitrailleuses.

12 h : (...) Il y a des faces couvertes de sang, des fronts, des poitrines, des jambes qui saignent, et au milieu du vacarme des bombes, on n'entend que le gémissement des mutilés. Je sens mes nerfs se tendre à la vue de cet horrible spectacle (...) »

« **Mercredi 14 juillet 1915 – 14 h** : (...) Il serait impossible de donner une idée de la fusillade et du bruit causé par l'explosion des obus et des bombes. (...) J'avance de quelques pas encore vers l'endroit où le combat a été le plus acharné : sur le sol gît le corps d'un malheureux que je ne reconnais pas ; il n'est pas mort, mais porte des blessures affreuses : le crâne est atteint, la lèvre supérieure est enlevée, sa main droite est déchiquetée et il a encore la force de la soulever. On n'a personne pour l'enlever, les brancardiers ne sont pas là ; vite on le place dans une toile de tente et deux soldats l'emportent au poste de secours. Quand ils reviennent, j'apprends avec stupeur que celui que l'on vient de transporter n'est autre que le camarade Ponsard : le sang qui lui coulait de partout l'avait rendu méconnaissable. Au poste de secours, on le pansa rapidement, mais il mourut lorsqu'on le replaça sur le brancard, à ce que racontent les deux hommes qui l'ont emporté. C'était un

fusilier marin reversé au 94 [Régiment d'Infanterie] ; il avait l'estime de tous ses camarades de la Section ; il ne craignait rien, tout en étant très prudent. »

16 h : (...) Le Sergent m'appelle et m'envoie dire au Caporal Quintin de relever un sergent du ..ème [note illisible]¹⁰, moi je devrai revenir en arrière, pour encadrer la Section dans le boyau ; je vais trouver Quintin qui se prépare à se rendre à son poste, je lui apprend la mort de Ponsard ; lui, Quintin, vient de descendre du parapet comme guetteur, c'est miracle qu'il n'ait pas été touché. Je le quitte, fais dix pas à peine, puis, sans savoir pourquoi, je me retourne : je ne puis décrire alors ce que je ressens, je vois mon pauvre Quintin s'abattre, une balle en plein front ; de ma vie je n'oublierai cette vision ; je me rapproche de lui, il est étendu là, sur le dos, les yeux fixant quelque chose qu'ils ne voient plus. Il est mort, déjà, la balle lui a traversé la tête et son casque est brisé ; par sa bouche s'échappe un mince filet de sang. Je deviens fou et cours vers le Sergent pour le prévenir ; il me dit de prendre le poste de Quintin ; j'y cours et pour cela suis obligé d'enjamber le corps de mon pauvre camarade. Arrivé à l'endroit désigné, je m'étends à terre, car lever la tête à un mètre du sol serait la mort certaine (...) »

18 h 45 : Je m'étends et suis à moitié endormi, quand j'entends vaguement que l'on vient chercher le brancard pour un sergent ; on se renseigne : c'est le Sergent Delaforge qui lui aussi vient de tomber d'une balle en pleine tête ; du coup je suis éveillé. Comment, après Quintin, Delaforge, le petit sergent avec qui j'avais fait le voyage de Vitré à Sainte-Menehould et que sa femme avait accompagné à la gare en lui disant : « Reviens avec deux jambes en moins si tu veux, mais au moins, reviens ! ». C'est à se demander comment on ne perd pas la tête dans de tels instants ; sortirons-nous jamais vivants de cette guerre ? Notre tour de mourir n'est-il pas proche ? »

20 h : J'apprends la mort de l'Adjudant Anciaux, un Rémois aussi, une balle en plein cœur. C'est épouvantable, ces deux journées des 13 et 14 juillet 1915 resteront dans l'histoire des combats de Marie-Thérèse comme deux des plus ensanglantées. Et pourtant, quel résultat avons-nous obtenu ? Aucun, et c'est le plus terrible à constater ; quelle inutile tuerie, et elle dure depuis dix mois. »

- Les enterrements précipités

¹⁰ Les numéros de régiments ont été effacés, sans doute par la censure, avant que les notes ne soient rendues.

« **Dimanche 18 juillet 1915 – 12 h** : Je cherche, je cherche, mais ne trouve pas les camarades de la Compagnie. Mais les fosses sont pleines au fond du cimetière ; c'est là sans doute que, côte à côte, ils reposent ; pas un nom, pas une fleur : peut-être que plus tard une petite croix rappellera vaguement l'endroit où dorment Quintin, Delaforge, Anciaux... mais jamais leur famille ne pourra les faire exhumer et c'est triste de penser que beaucoup, trop pauvres, ne pourront même pas venir prier sur la tombe du cher disparu. Et dire que l'Argonne est un vaste cimetière ! »

- La promotion

« **Vendredi 23 juillet 1915 – 9 h** : J'apprends de source officielle que je suis nommé Sergent : ceci n'est pas sans me causer un certain plaisir, surtout que je ne m'y attendais pour ainsi dire pas. Je suis maintenant le plus jeune sergent de la Compagnie. »

- Une guerre absurde

« **Dimanche 25 juillet 1915 – 8 h** : (...) À la fin de la messe, l'aumônier nous rappelle la fin glorieuse de tous nos camarades du 94 tombés sur les champs de bataille ; la France a encore besoin de tous ses enfants, dit-il, car il faut chasser l'ennemi de chez nous et venger ceux qui sont morts. Ces paroles pleines de patriotisme sont très belles et très bien dites ; tous nous l'avons la ferme volonté de repousser l'ennemi, mais il faut voir quelle est la situation : il ne faut pas oublier que nous et les Allemands sommes terrés face à face, ceci depuis dix mois, et le plus gros des efforts ne nous permet pas de gagner plus de quelques lignes de tranchées que l'on se dispute ensuite des semaines entières en tuant des hommes sans but bien important. Il faut bien comprendre que cette nouvelle méthode de faire la guerre, même si elle ne nous lasse pas, n'est pas faite non plus pour nous encourager beaucoup. Et chez les Allemands, c'est la même chose (...) »

- Le déplacement non loin de Sillery

« **Samedi 31 juillet 1915 – 4 h** : (...) et je voudrais que le train ne s'arrêtât plus avant Sillery ; malgré cela, je sais parfaitement que l'on ne peut dépasser Mourmelon, et suis tout heureux de me sentir plus près de la maison ».

- Les retrouvailles avec le père

« **Dimanche 8 août 1915 – 8 h** : Je pars pour Mourmelon. J'avais hier remis une lettre à un ravitaillement dans laquelle je fixais un rendez-vous à papa : je n'y trouve personne et vais et viens en attendant.

10 h 30 : Enfin je vois arriver mon père et je cours à lui ; il désespérait déjà de me trouver. Lui aussi m'avait fixé un rendez-vous par l'entremise d'un ravitaillement, mais ni l'un ni l'autre nous n'avions reçu les lettres (...) Nous espérons nous revoir avant mon départ de la contrée. Pour ma part, je compte bien obtenir une permission pour Ambonnay. »

- **Dimanche 12 septembre 1915** : Dernier écrit de Maurice Lasalle à propos d'une attaque alliée d'un avion allemand, sans succès. Les notes se firent relativement rares dès le mois de septembre.

C) RETOUR DU CORPS DE MAURICE LASALLE A SILLERY

Maurice Lasalle fut donc tué à son créneau le 26 septembre 1915, d'une balle dans la tête comme son camarade Quintin, à quelque vingt kilomètres de son village, quelque part dans la région Auberive – Souain – Tahure : il fut tout d'abord inhumé au cimetière militaire de Mourmelon-le-Petit (Marne), dans une fosse commune, avec une cinquantaine d'autres soldats. Henri Lasalle fut informé le premier de la mort de son fils et vint l'annoncer à sa femme, réfugiée à Vichy. En 1919, les autorités militaires firent procéder à l'exhumation des cadavres des soldats enterrés dans des tombes collectives, en présence des familles qui souhaitaient y assister. Henri Lasalle, accompagné de Monsieur l'Abbé Fendler, curé de Sillery, reconnut les restes de son fils qui furent ensevelis et inhumés dans une tombe du même cimetière.



Tombe de Maurice Lasalle, avec ses décorations, cimetière communal de Sillery (photographie prise le 06/10/14)

L'inhumation définitive eut lieu quelques années plus tard dans la tombe familiale du cimetière de Sillery qui fut pendant bien longtemps le rendez-vous dominical de toute la

famille. Mathilde Henrion ne s'habilla plus qu'en noir après la mort de son fils, et il fallut reconstruire le village de Sillery presque entièrement détruit tout en rendant hommage aux morts de ce conflit d'ampleur sans précédent.



À gauche : l'inauguration du monument aux morts, le 26 juillet 1925. Henri Lasalle est debout, au pied de l'escalier de la tribune, son haut-de-forme à la main. (Archives de Jean-Marie Loret)

À droite : L'une des croix du monument aux morts de Sillery situé au pied de l'église, côté droit. (photographie prise le 08/10/2014)

CONCLUSION

Maurice Lasalle fut donc un poilu au destin singulier. Très jeune et cultivé, appartenant à une famille marnaise travaillant dans le vignoble de Sillery, Lasalle vécut à l'étranger avant le conflit et était donc à Londres lors de la déclaration de guerre et de la mobilisation. Ainsi, il fit ses classes et participa au conflit quelques mois après le début du conflit. Il ne vécut qu'une année de guerre, uniquement dans les tranchées. Les conditions difficiles le poussèrent à tenir, malgré la perte de plusieurs de ses camarades qui l'emmena à la conclusion que cette guerre était inutile et absurde.

Sa mère, qui insista pour qu'il combatte sous les couleurs de son pays, regretta de ne pas lui avoir permis de rester à Londres afin de participer et conflit en tant qu'interprète. Lors de la reconstruction de l'église de Sillery, un vitrail dédié à saint Maurice fut édifié grâce à la famille Lasalle. Ce dernier rend d'ailleurs hommage à Maurice.



Vitrail de l'église de Sillery (photographie prise le 29 octobre 2014)

Bibliographie

- **Sources livresques :**

- LANGLAIS B., « Sillery dans la Première guerre mondiale », recherche et rédaction, travail privé pour le moment (2014).

- LORET M., « Journal de Maurice Lasalle », Chilly-Mazarin, novembre 1991. Exemplaire disponible à la mairie de Sillery, don à paraître aux Archives départementales de la Marne en série J continu (2015).

- PECHENART L. (abbé), « Sillery et ses seigneurs », E. Bugg, Reims, 1893. (deux exemplaires exclus de prêt sont disponibles à la bibliothèque Carnegie de Reims)

- WEINMANN J. sous le patronage de la Fédération des Syndicats d'Initiative Aisne – Argonne — Champagne, « La Pompelle et sa région la montagne de Reims », Guide historique Jivé, Librairie ancienne Honoré Champion, Paris, septembre 1925 (exemplaire disponible à la mairie de Sillery).

- **Sources archivistiques (Archives départementales de la Marne : Reims et Châlons-en-Champagne) :**

- **Série 1 R : Fiches matricules des soldats originaires de Sillery**

- LASALLE Pierre Maurice (Série 1 R 1413 – Matricule n° 467 au recrutement de Reims)

- **Série 122 M 349 : Recensements de population (Châlons-en-Champagne)**

- Dénombrement de 1911, Sillery (Canton de Verzy).

- **Série 203 M 113**

- Dénombrement de la population de Sillery peu après la guerre : le 1^{er} décembre 1919.

- **Sources internet**

- Mémoire des hommes : notices individuelles des soldats :

- <http://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/> (consulté le 28/03/15).

- MemorialGenWeb : site non officiel de recensement des fiches matricules et des monuments aux morts : <http://www.memorial-genweb.org/~memorial2/> (consulté le 29/03/15).